

17^e ANNIVERSAIRE

DE LA

RÉVOLUTION POLONAISE.

DISCOURS

PRONONCÉ A LA RÉUNION TENUE A PARIS, POUR CÉLÉBRER
CET ANNIVERSAIRE, LE 29 NOVEMBRE 1847,

PAR M. BAKOUNINE,

RÉFUGIÉ RUSSE.

CENTRE
FRANCO-POLONAIS
DE RECHERCHES
HISTORIQUES

Paris,

AU BUREAU DES AFFAIRES POLONAISES,

BUE SAINT-HONORÉ, N^o 385.

1847

xl
390

17^e ANNIVERSAIRE

DE LA

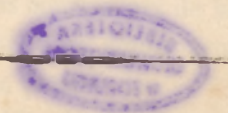
RÉVOLUTION POLONAISE.

DISCOURS

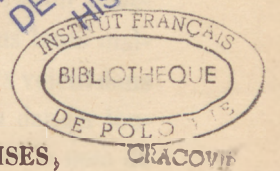
PRONONCÉ A LA RÉUNION TENUE A PARIS, POUR CÉLÉBRER
CET ANNIVERSAIRE, LE 29 NOVEMBRE 1847,

PAR M. BAKOUNINE,

RÉFUGIÉ RUSSE.



CENTRE
FRANCO-POLONAIS
DE RECHERCHES
HISTORIQUES



Paris,

AU BUREAU DES AFFAIRES POLONAISES,

RUE SAINT-HONORÉ, N^o 385.

1847



REVOLUTION POLONAISE

REVOLUTION POLONAISE

MISCELLANEOUS

REVOLUTION POLONAISE

REVOLUTION POLONAISE

W. 252,3 | 73
Bibli. Jagiell.
1966 D



452851

REVOLUTION POLONAISE

Bibli. Jagiell.
1966 D

W. 252,3 | 73

MESSIEURS,

C'est un moment bien solennel pour moi que celui-ci. Je suis Russe, et je viens au milieu de cette nombreuse assemblée qui s'est réunie pour célébrer l'anniversaire de la révolution polonaise, et dont la seule présence ici est déjà une sorte de défi, une menace et comme une malédiction jetée à la face de tous les oppresseurs de la Pologne; — j'y viens, Messieurs, animé d'un amour profond et d'un respect immuable pour ma patrie.

Je n'ignore pas combien la Russie est impopulaire en Europe. Les Polonais la regardent, non sans raison peut-être, comme une des causes principales de tous leurs malheurs. Les hommes indépendants des autres pays voient dans le développement si rapide de sa puissance un danger toujours croissant pour la liberté des peuples. Partout le nom de Russe apparaît comme synonyme de brutale oppression et de honteux esclavage. Un Russe, dans l'opinion de l'Europe, n'est pas autre chose qu'un vil instrument de conquête en-

tre les mains du plus odieux comme du plus dangereux despotisme.

Messieurs, ce n'est pas pour disculper la Russie des crimes dont on l'accuse, ce n'est pas pour nier la vérité que je suis monté à cette tribune. Je ne viens pas tenter l'impossible. La vérité devient plus que jamais nécessaire à ma patrie.

Eh bien, oui, nous sommes encore un peuple esclave ! Chez nous point de liberté, point de respect pour la dignité humaine. C'est le despotisme hideux, sans frein dans ses caprices, sans bornes dans son action. Nuls droits, nulle justice, nul recours contre l'arbitraire ; nous n'avons rien de ce qui constitue la dignité et l'orgueil des nations. Il est impossible d'imaginer une position plus malheureuse et plus humiliante.

A l'extérieur notre position n'est pas moins déplorable. Exécuteurs passifs d'une pensée qui nous est étrangère, d'une volonté qui est aussi contraire à nos intérêts qu'à notre honneur, nous sommes craints, haïs, j'allais même dire presque méprisés, car on nous regarde partout comme les ennemis de la civilisation et de l'humanité. Nos maîtres se servent de nos bras pour enchaîner le monde, pour asservir les peuples, et chacun de leurs succès est une nouvelle honte ajoutée à notre histoire.

Sans parler de la Pologne, où depuis 1772, et surtout depuis 1831, nous nous déshonorons chaque jour par des violences atroces, par des infamies sans nom, — quel misérable rôle ne nous a-t-on pas fait jouer en Allemagne, en Italie, en Espagne, en France même, partout où notre malfaisante influence a pu seulement pénétrer ? Depuis 1815, y a-t-il une seule cause noble que nous n'ayons com-

battue, une cause mauvaise que nous n'ayons appuyée, une seule grande iniquité politique dont nous n'ayons été les instigateurs ou les complices ? — Par une fatalité vraiment déplorable, et dont elle est elle-même la première victime, la Russie, depuis son avènement au rang d'une puissance de premier ordre, est devenue un encouragement pour le crime et une menace pour tous les intérêts saints de l'humanité !

Grâce à cette politique exécrable de nos souverains, Russe, dans le sens officiel de ce mot, signifie esclave et bourreau !

Vous le voyez, Messieurs, j'ai une parfaite connaissance de ma position ; et je me présente ici comme Russe, non quoique Russe, mais parce que Russe. Je viens avec le sentiment profond de la responsabilité qui pèse sur moi, ainsi que sur tous les autres individus de mon pays, car l'honneur des individus est inséparable de l'honneur national : sans cette responsabilité, sans cette union intime entre les nations et leurs gouvernements, entre les individus et les nations, il n'y aurait ni patrie, ni nation. (*Applaudissements.*)

Cette responsabilité, cette solidarité dans le crime, jamais, Messieurs, je ne l'ai si douloureusement ressentie que dans ce moment. Car l'anniversaire que vous célébrez aujourd'hui, pour vous, Messieurs, c'est un grand souvenir, le souvenir d'une sainte insurrection et d'une lutte héroïque, le souvenir d'une des plus belles époques de votre vie nationale. (*Applaudissements prolongés.*) Vous avez tous assisté à ce magnifique élan populaire, vous avez pris part à cette lutte, vous en avez été les acteurs et les héros. Dans cette guerre sainte vous sembliez avoir dé-

ployé, répandu, épuisé tout ce que la grande âme polonaise contient d'enthousiasme, de dévouement, de force et de patriotisme! Accablés sous le nombre, vous avez enfin succombé. Mais le souvenir de cette époque à jamais mémorable est resté écrit en caractères flamboyants dans vos cœurs; mais vous êtes tous sortis régénérés de cette guerre: régénérés et forts, aguerris contre les tentations du malheur, contre les douleurs de l'exil, pleins d'orgueil pour votre passé, pleins de foi dans votre avenir!

L'anniversaire du 29 novembre, Messieurs, n'est pas seulement pour vous un grand souvenir, c'est encore le gage d'une prochaine délivrance, d'un prochain retour dans votre pays. (*Applaudissements.*)

Pour moi, comme Russe, c'est l'anniversaire d'une honte. Oui, d'une grande honte nationale! Je le dis hautement: la guerre de 1831 était, de notre part, une guerre absurde, criminelle, fratricide. Ce n'était pas seulement une attaque injuste contre un peuple voisin, c'était un attentat monstrueux à la liberté d'un frère. C'était plus, Messieurs: de la part de mon pays, c'était un suicide politique. (*Applaudissements.*) — Cette guerre fut entreprise dans l'intérêt du despotisme, et nullement dans celui de la nation russe, car ces deux intérêts sont absolument opposés. L'émancipation de la Pologne était notre salut: vous libres, nous le devenions aussi; vous ne pouviez renverser le trône du roi de Pologne sans ébranler celui de l'empereur de Russie... (*Applaudissements.*) — Enfants de la même race, nos destinées sont inséparables et notre cause doit être commune. (*Applaudissements.*)

Vous l'aviez bien compris lorsque vous inscriviez sur vos drapeaux révolutionnaires ces mots russes: *za nachou i*

za nachou volnost, « Pour notre liberté et la vôtre! » (*Applaudissements.*) Vous l'aviez bien compris lorsque, dans le moment le plus critique de la lutte, bravant les fureurs de Nicolas, tout Varsovie se réunit un jour, sous l'inspiration d'une grande pensée fraternelle, pour rendre un hommage public, solennel, à nos héros, à nos martyrs de 1825, à PESTEL, à RYLEEFF, à MOURAWIEFF-APOSTOL, BESTOUGEFF-RUMIN et KOHOFFSKY (*Applaudissements.*), — pendus à Saint-Petersbourg pour avoir été les premiers citoyens de la Russie!

Ah! Messieurs, vous n'aviez rien négligé pour nous convaincre de vos dispositions sympathiques, pour émouvoir nos cœurs, pour nous tirer de notre fatal aveuglement. Tentatives vaines! efforts perdus! Soldats du czar, sourds à votre appel, ne voyant, ne comprenant rien, nous avons marché contre vous, — et le crime a été consommé.

Messieurs, de tous les oppresseurs, de tous les ennemis de votre patrie, ceux qui ont le plus mérité vos malédictions et vos haines, c'est nous.

Et pourtant ce n'est pas seulement comme un Russe repentant que je viens ici. J'ose en votre présence proclamer mon amour et mon respect pour mon pays. — J'ose plus encore, Messieurs, j'ose vous convier à une alliance avec la Russie.

J'ai besoin de m'expliquer.

Il y a à peu près un an, c'était, je crois, après les massacres de la Gallicie, un gentilhomme polonais, dans une lettre fort éloquente et devenue fameuse, adressée à M. le prince de Metternich, vous faisait une proposition étrange. Emporté sans doute par une haine, d'ailleurs très légitime, contre les Autrichiens, il ne vous engageait à rien moins qu'à

vous soumettre au czar, à vous abandonner à lui corps et âme, pleinement, sans condition et sans réserve ; il vous conseillait de vouloir *librement* ce que jusque là vous n'aviez fait que subir, et il vous promettait, en compensation, qu'aussitôt que vous cesseriez de vous poser en esclaves, votre maître, malgré lui, deviendrait votre frère.

Votre frère, Messieurs, entendez-vous ? l'empereur Nicolas votre frère ! (*Non ! non ! Vive agitation.*)

L'opresseur, l'ennemi le plus acharné, l'ennemi personnel de la Pologne, le bourreau de tant de victimes (*Bravo ! bravo ! bravo !*), le ravisseur de votre liberté, celui qui vous poursuit avec une infernale persévérance, autant par haine et par instinct que par politique, — vous l'accepteriez pour frère ? (*Cris de toutes parts : Non ! non ! non !*)

Chacun de vous aimerait mieux périr (*Oui ! oui !*), je le savais bien ; — chacun de vous aimerait mieux voir périr la Pologne que de consentir à une alliance aussi monstrueuse. (*Bravos redoublés.*)

Mais souffrez, pour un seul instant, cette supposition impossible. Savez-vous, Messieurs, quel serait pour vous le plus sûr moyen de faire beaucoup de mal à la Russie ? Ce serait de vous soumettre au czar. Il trouverait là une sanction à sa politique et une force telle, que rien désormais ne pourrait l'arrêter. Malheur à nous si cette politique antinationale prévalait sur tous les obstacles qui s'opposent encore à son entière réalisation ! Et le premier, le plus grand de ces obstacles, c'est incontestablement la Pologne, c'est la résistance désespérée de ce peuple héroïque qui nous sauve en nous combattant. (*Bruyants applaudissements.*)

Oui, c'est parce que vous êtes les ennemis de l'empereur Nicolas, les ennemis de la Russie officielle, que vous êtes na-

turellement, même sans le vouloir, les amis du peuple russe ! (*Applaudissements.*)

On croit généralement en Europe, je le sais, que nous formons avec notre gouvernement un tout indivisible ; que nous nous sentons fort heureux sous le régime de Nicolas ; que lui, et son système, oppresseur au dedans et envahissant au dehors, sont l'expression parfaite de notre génie national.

Il n'en est rien.

Non, Messieurs, le peuple russe ne se sent pas heureux ! Je le dis avec joie, avec orgueil. Car, si le bonheur était possible pour lui dans l'état d'abjection où il se trouve plongé, il serait le peuple le plus lâche et le plus vil du monde. Nous aussi nous sommes gouvernés par une main étrangère, par un souverain d'origine allemande, qui ne comprendra jamais ni les besoins ni le caractère du peuple russe, et dont le gouvernement, mélange singulier de brutalité mongole et de pédantisme prussien, exclut complètement l'élément national. De sorte que, privés de tous droits politiques, nous n'avons pas même cette liberté naturelle, patriarcale, pour ainsi dire, dont jouissent les peuples les moins civilisés, et qui permet du moins à l'homme de reposer son cœur dans un milieu indigène et de s'abandonner pleinement aux instincts de sa race. Non, nous n'avons rien de tout cela : aucun geste naturel, aucun mouvement libre ne nous est permis. Il nous est presque défendu de vivre, car toute vie implique une certaine indépendance, et nous ne sommes que les rouages inanimés de cette monstrueuse machine d'oppression et de conquête qu'on appelle l'empire russe. Eh bien, Messieurs, supposez une âme à une machine, et peut-être vous formerez-vous alors une idée de l'immen-

sité de nos souffrances. Aucune honte, aucune torture ne nous est épargnée, et nous avons tous les malheurs de la Pologne, moins l'honneur.

L'honneur de moins, ai-je dit, et je maintiens cette expression pour tout ce qui est gouvernemental, officiel, politique, en Russie.

Une nation faible, épuisée, pourrait avoir besoin de mensonge pour soutenir les misérables restes d'une existence qui s'éteint. Mais la Russie n'en est pas là, Dieu merci. La nature de ce peuple n'est corrompue qu'à la surface : vigoureuse, puissante et jeune, elle n'a qu'à renverser les obstacles dont on ose l'entourer, pour se manifester dans toute sa beauté primitive, pour développer tous ses trésors inconnus, pour montrer au monde enfin que ce n'est pas au nom de la force brutale, comme on le pense généralement, mais bien au nom de tout ce qu'il y a de plus noble et de plus sacré dans la vie des nations, que le peuple russe a le droit d'exister.

Messieurs, la Russie n'est pas seulement malheureuse, elle est mécontente aussi, elle est à bout de patience. Savez-vous ce qu'on se dit à l'oreille à la cour même de Saint-Petersbourg? Savez-vous ce que pensent les intimes, les favoris, les ministres même de l'empereur? Que le règne de Nicolas est celui de Louis XV. Tout le monde pressent l'orage, un orage prochain, terrible, qui effraie beaucoup de personnes, mais que la nation appelle avec joie. (*Bruyantes acclamations.*)

Les affaires intérieures du pays vont horriblement mal. C'est une complète anarchie avec tous les semblants de l'ordre. Sous les dehors d'un formalisme hiérarchique excès-

sivement rigoureux se cachent des plaies hideuses ; notre administration, notre justice, nos finances, sont autant de mensonges : mensonges pour tromper l'opinion étrangère, mensonges pour endormir la sécurité et la conscience du souverain, qui s'y prête d'autant plus volontiers, que l'état réel des choses lui fait peur. C'est enfin l'organisation en grand, une organisation pour ainsi dire étudiée et savante de l'iniquité, de la barbarie et du pillage : car tous les serviteurs du czar, depuis ceux qui occupent les plus hautes fonctions jusqu'aux plus petits employés de district, ruinent, volent le pays, commettent les injustices les plus criantes, les plus détestables violences, sans la moindre honte, sans la moindre crainte, publiquement, au grand jour, avec une insolence et une brutalité sans exemple, ne se donnant même pas la peine de dérober leurs crimes à l'indignation du public, tellement ils sont sûrs de rester impunis.

L'empereur Nicolas se donne bien quelquefois les airs de vouloir arrêter les progrès de cette affreuse corruption ; mais comment supprimerait-il un mal dont la cause principale est en lui, dans le principe même de son gouvernement? Et voilà le secret de sa profonde impuissance pour le bien ! Car ce gouvernement qui paraît si imposant au dehors, à l'intérieur il est impuissant ; rien ne lui réussit, toutes les réformes qu'il entreprend sont aussitôt frappées de nullité. N'ayant pour fondement que les deux passions les plus viles du cœur humain, la vénalité et la peur ; fonctionnant en dehors de tous les instincts nationaux, de tous les intérêts, de toutes les forces vitales du pays, le pouvoir, en Russie, s'affaiblit chaque jour par sa propre action, et se désorganise d'une manière effrayante. Il s'agite, il

se démène, il change à chaque instant de projets et d'idées; il entreprend beaucoup de choses à la fois, mais il ne réalise rien. Seule, la puissance du mal ne lui manque pas, et il en use largement, comme s'il voulait hâter lui-même le moment de sa ruine. — Etranger et hostile au pays au milieu du pays même, il est marqué pour une chute prochaine.

Ses ennemis sont partout: c'est la masse formidable des paysans, qui ne comptent plus sur l'empereur pour leur émancipation, et dont les soulèvements, de jour en jour plus fréquents, prouvent qu'ils sont las d'attendre; c'est une classe intermédiaire fort nombreuse et composée d'éléments très divers, classe inquiète, turbulente, et qui se jettera avec passion dans le premier mouvement révolutionnaire.

— C'est encore et surtout cette armée innombrable qui couvre toute la surface de l'empire. Nicolas regarde, il est vrai, ses soldats comme ses meilleurs amis, comme les plus fermes soutiens de son trône; mais c'est là une étrange illusion, qui ne manquera pas de lui être fatale. Quoi! les appuis de son trône, des hommes sortis des rangs du peuple, si profondément malheureux, des hommes que l'on enlève brutalement à leurs familles, que l'on pourchasse comme des bêtes fauves dans les forêts où ils vont se cacher, souvent après s'être mutilés eux-mêmes, pour échapper au recrutement; que l'on conduit enchaînés à leurs régiments, où ils sont condamnés pendant vingt ans, c'est-à-dire pendant la vie d'un homme, à une existence d'enfer, battus tous les jours, tous les jours accablés de nouvelles fatigues, et tous les jours mourant de faim! Que seraient-ils donc, grand Dieu! ces soldats russes, si, au milieu de pareilles tortures, ils pouvaient aimer la main qui les leur inflige! Croyez-le bien, Messieurs, nos soldats sont les ennemis

les plus dangereux de l'ordre de choses actuel; ceux de la garde surtout, qui, voyant le mal à sa source, ne peuvent se faire d'illusions sur l'unique cause de toutes leurs souffrances. Nos soldats, c'est le peuple lui-même, mais encore plus mécontent; c'est le peuple entièrement désillusionné, armé, habitué à la discipline et à l'action commune. En voulez-vous une preuve? Dans toutes les dernières émeutes de paysans, les soldats congédiés ont joué le rôle principal.

Pour terminer cette revue des ennemis du pouvoir en Russie, je dois vous dire enfin, Messieurs, que dans la jeunesse noble il y a une foule d'hommes instruits, généreux, patriotes, qui rougissent de la honte et de l'horreur de notre position, qui s'indignent de se sentir esclaves, qui sont tous animés contre l'empereur et son gouvernement d'une haine implacable. Ah! croyez-le bien, les éléments révolutionnaires ne manquent pas en Russie! Elle s'anime, elle se passionne, elle compte ses forces, elle se reconnaît, elle se concentre, et le moment n'est plus éloigné où la tempête, une grande tempête, notre salut à tous, éclatera! (*Applaudissements prolongés.*)

Messieurs, c'est au nom de cette société nouvelle, de cette véritable nation russe, que je viens vous proposer une alliance. (*Applaudissements.*)

L'idée d'une alliance révolutionnaire entre la Pologne et la Russie n'est pas nouvelle. Déjà elle avait été conçue, vous le savez, par les conspirateurs des deux pays, en 1824.

Messieurs, le souvenir que je viens d'évoquer remplit mon âme d'orgueil. Les conspirateurs russes furent alors les premiers à franchir l'abîme qui semblait nous séparer. Ne prenant conseil que de leur patriotisme, bravant les pré-

ventions dont vous étiez naturellement animés contre tout ce qui portait le nom russe, ils vinrent à vous les premiers, sans défiance, sans arrière-pensée ; — ils vinrent vous proposer une action commune contre notre ennemi commun, contre notre seul ennemi. (*Applaudissements.*)

Vous me pardonnerez, Messieurs, ce mouvement d'orgueil involontaire. Un Russe qui aime sa patrie ne peut parler froidement de ces hommes ; ils sont notre gloire la plus pure, — et je suis heureux de pouvoir le proclamer hautement au milieu de cette grande et noble assemblée, au milieu de cette assemblée polonaise (*Applaudissements*), — ils sont nos saints, nos héros, les martyrs de notre liberté, les prophètes de notre avenir ! (*Applaudissements.*) Du haut de leurs gibets, du fond même de la Sibérie où ils gémissent encore, ils ont été notre salut, notre lumière, la source de toutes nos bonnes inspirations, notre sauvegarde contre les influences maudites du despotisme, notre preuve devant vous, et devant le monde entier, que la Russie contient en elle tous les éléments de la liberté et de la véritable grandeur ! Honte, honte à celui d'entre nous qui ne le reconnaîtrait pas ! (*Bruyantes acclamations.*)

Messieurs, c'est sous l'invocation de leurs grands noms, c'est en m'appuyant de leur puissante autorité, que je me présente à vous comme un frère, — et vous ne me repousserez pas. (De toutes parts : *Non ! non !*) Je n'ai pas de titre légal pour vous parler ainsi ; mais, sans la moindre prétention vaniteuse, je sens que, dans ce moment solennel, c'est la nation russe elle-même qui vous parle par ma bouche. (*Applaudissements.*) Je ne suis pas le seul en Russie qui aime la Pologne, et qui éprouve pour elle cette admiration enthousiaste, cette ardeur passionnée, ce sentiment profond,

mêlé de repentir et d'espoir, que je ne parviendrai jamais à vous rendre. Les amis connus ou inconnus qui partagent mes sympathies, mes opinions, sont nombreux (*Applaudissements*), et il me serait facile de le prouver, en vous citant des faits et des noms, si je ne craignais de compromettre inutilement beaucoup de personnes. C'est en leur nom, Messieurs, c'est au nom de tout ce qu'il y a de vivant, de noble, dans mon pays, que je vous tends une main fraternelle. (*Vifs applaudissements.*)

Enchaînés l'un à l'autre par une destinée fatale, inévitable, par une longue et dramatique histoire dont nous subissons tous aujourd'hui les tristes conséquences, nos deux pays se sont long-temps détestés. Mais l'heure de la réconciliation a sonné : il est temps que nos dissensions finissent. (*Applaudissements.*)

Nos crimes envers vous sont bien grands ! vous avez beaucoup à nous pardonner ! Mais notre repentir n'est pas moindre, et nous sentons en nous une puissance de bonne volonté qui saura réparer tous nos torts et vous faire oublier le passé. Alors notre haine changera en amour, en un amour d'autant plus ardent que notre haine a été implacable. (*Vive adhésion.*)

Tant que nous sommes restés désunis, nous nous sommes mutuellement paralysés ; ensemble nous serons tout-puissants pour le bien. Rien ne pourra résister à notre action commune.

La réconciliation de la Russie et de la Pologne est une œuvre immense et bien digne qu'on s'y dévoue tout entier. C'est l'émancipation de 60 millions d'hommes, c'est la délivrance de tous les peuples slaves qui gémissent sous un

joug étranger, c'est enfin la chute, la chute définitive du despotisme en Europe! (*Applaudissements.*)

Qu'il vienne donc ce grand jour de réconciliation, — le jour où les Russes, unis à vous par les mêmes sentiments, combattant pour la même cause et contre un ennemi commun, auront le droit d'entonner avec vous votre air national polonais, cet hymne de la liberté slave :

« Ieszcze Polska nie zginęła! »

Une explosion d'applaudissements accueille ces dernières paroles, et une longue et vive agitation succède à ce discours!



Biblioteka
Główna
UMK Toruń

digit

452851

